

de leurs jours ; soit un père, soit un époux de qui elles recevaient le pain quotidien. N'est-il pas déchirant de voir ces frères créatures, vers qui souvent accourent de jeunes enfants pour recevoir la becquée, traîner une existence languissante ? Quel est le cœur inhumain qui n'est pas touché des misères dont sont abreuvées ces délaissées si fortunées hier, et si misérables aujourd'hui ?

On les voit alors se diviser en deux groupes. Cédant à des instincts de fausse honte ou de juste orgueil, les unes vont demander secours à un parent, les autres entreprennent de faire elles-mêmes la lutte pour la vie.

Dans le premier cas, combien de malheureuses, qui, après avoir perdu le sentiment de toute fierté, ne rougissant plus de mendier, ont entraîné par leur présence la ruine des familles au sein desquelles elles exigeaient un abri. Oui, que d'hommes, que de jeunes gens, victimes de leur dévouement, ont vu leurs rêves s'évanouir et sombrer sous le poids de ces charges dont ils se sentaient écrasés, et sont allés chercher l'oubli dans des dissipations criminelles.

Les autres, les vaillantes, et heureusement pour notre dignité le nombre en augmente tous les jours, domptant leur douleur, ne demandent un soutien qu'à leur énergie. Mais ici encore, hélas, que de tristes histoires, que de privations, que de souffrances intimes, inouïes, dans la vie de ces braves femmes qui ne sont formées à aucun travail, et qui ne savent remplir que des tâches ingrates que des emplois insuffisamment rétribués. Elles s'épuisent en un labeur stérile qui ne satisfait même pas aux besoins les plus pressants. Ce n'est plus le courage, ce n'est plus le cœur qui manquent : cette orpheline, cette veuve, cette mère, ne ménage ni sa santé, ni son temps ; mais, il fait peine à voir cette activité fiévreuse consumer le pauvre être qui s'y livre sans même trouver à sa tâche, le salaire, principe régénérateur qui fournira à ce corps débile l'alimentation, le confort nécessaire.

A quoi attribuer ce malaise, ou plutôt cette infirmité de l'organisme social qui voit une portion considérable de ses membres impropres à subvenir entièrement à leur conservation ?

Les sources d'un si grand mal sont multiples, je

le sais, et tiennent à l'étude de questions fort diverses ; aussi je n'ai point la prétention de les énumérer, mais j'en signalerai une qu'on s'efforce pourtant d'amoindrir, et qui pourrait s'appeler l'inaction systématique dans laquelle toute femme bien née doit s'efforcer de vivre ; c'est-à-dire que l'éducation de nos filles les façonne de telle sorte, qu'elles ne sont aptes dans le besoin à aucun travail, si simple soit-il. Comment s'étonner ensuite du peu de succès que rencontrera une femme qui, à 30 ou 40 ans, essayera de comprendre et de déchiffrer les premiers mots du *struggle for life* ?

On le sent, elle succombera dans cette bousculade générale où les initiés saisissent toujours la meilleure part. Le moyen de faire face à toute éventualité, d'être prêt pour la lutte, pour la "peine" comme disaient nos pères, c'est évidemment de s'y exercer, de s'y préparer par un entraînement tel que les facultés dont l'usage pourrait devenir indispensable ne s'atrophient pas.

Voilà pourquoi, je pense, il est important qu'une femme prenne de bonne heure des habitudes laborieuses, qui l'initient à la vie pratique et mettent entre ses mains l'outil dont elle se servira au besoin.

Quelque grande dame que vous soyez, chère lectrice, ne croyez pas vous avilir en travaillant, puisqu'une des princesses, fille de notre gracieuse souveraine, ose se dire sculpteur, et veut même recevoir le prix de ses œuvres. Loin de moi la pensée de voir dans le gain la satisfaction d'une passion vulgaire ; l'Altesse du moins qui le recherche en ce moment est à l'abri de tout soupçon. Mais, ce que je vois dans cette rémunération du travail, c'est un enjeu qui intéresse la partie. J'y aperçois le moyen efficace de rendre le travail sérieux. Qui ne connaît cet axiome "l'intérêt est la mesure des actions." Comment veut-on en effet que l'application au travail, demandant de l'énergie, soit soutenue avec ardeur, passe à l'état d'habitude, devienne générale à toute une classe de la société, gagne les esprits faibles et nonchalants, si on ne fait pas espérer à ceux-ci un avantage immédiat, très palpable, dont l'obtention deviendrait bientôt une nécessité et se prescrirait par un devoir ?

Yvonne.